

Joseph Dalbera et Dominique Longrée (éd.), *La langue d'Apulée dans les Métamorphoses*, Paris, L'Harmattan, Collection Kubada, « Grammaire et linguistique », 2019, 325p.

Les *Métamorphoses*¹ d'Apulée ont connu depuis un certain temps maintenant², un regain d'intérêt parmi les antiquisants, au même titre que le *Satiricon* de Pétrone, l'avantage du premier roman sur le second étant que nous possédons l'intégralité du texte. La thèse de Louis Callebat, *Sermo cotidianus dans les Métamorphoses d'Apulée*, publiée en 1968 (Association des Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Caen), a joué un rôle décisif dans le renouvellement des études apuléennes : l'ouvrage publié par Joseph Dalbera et Dominique Longrée s'y réfère, évidemment, et s'inscrit dans la lignée des études littéraires qui en découlent, ouvrage bienvenu étant donné que la dimension proprement linguistique était moins explorée que la portée philosophique, littéraire, religieuse ou historique de ce texte. Sont publiées ici les interventions du colloque sur la langue d'Apulée, qui s'est tenu à Corte du 24 au 26 octobre 2017. Ce volume de la collection Kubada, « Série Grammaire et Linguistique » (dont les directeurs sont Michèle Fruyt et Michel Mazoyer), co-édité par le Centre Alfred Ernout de linguistique latine, a reçu le soutien de l'UMR CNRS 6240 LISA et de l'Università di Corsica Pasquale Paoli.

Les dix-sept contributions forment un ensemble, que les éditeurs n'ont pas jugé utile de subdiviser en sous-parties pour souligner sans doute l'unité de l'ensemble. Leur brève introduction opère toutefois des regroupements, qui ont justifié l'ordre des contributions : des cinq plus classiques, dirons-nous, car elles « s'intéressent aux voix qui construisent le roman » et en illustrent la polyphonie bien établie, aux quatre dernières plus techniques, puisqu'elles font état des conclusions que permet l'usage des outils statistiques, et de ce que ces recherches induisent pour une nouvelle édition du manuscrit. Les huit contributions intermédiaires abordent divers aspects du lexique, ainsi que des points de morpho-syntaxe.

D'une manière générale, on apprécie le souci permanent, manifesté par tous les auteurs, de s'appuyer sur le texte d'Apulée, pour garantir leur propos. On leur en sait gré même si, parfois, la longueur des citations (accompagnées en général de leur traduction) ou leur nombre rendent la lecture du propos moins fluide. L'unité de l'ensemble se remarque par le fait que fréquemment les articles se complètent, ce que soit ou non signalé par des renvois internes. On trouvera ainsi les mêmes références d'ouvrages incontournables sur la langue et sur Apulée dans plusieurs bibliographies à la fin de chaque contribution (L. Callebat, N. Méthy, S. Harrison, S. Mattiacci, C. Touratier, ...) : ces répétitions, certes logiques, auraient été évitées avec une bibliographie générale en fin de volume. La clarté d'organisation de chaque contribution est soulignée par des intertitres et toutes font ressortir leur conclusion, ce qui reflète une harmonisation éditoriale bienvenue³.

¹ C'est le titre retenu par Paul Valette dans l'édition de Donald Struan Robertson, CUF (1941), plutôt que *L'Ane d'or*.

² On pourra se référer à Carl C. Schlam & Ellen D. Finkelppearl, « A review of scholarship on Apuleius' *Metamorphoses*, 1970-1998 », Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, *Lustrum*, 42, 2000.

³ Signalons quelques erreurs mineures de présentation : la reprise du titre en en-tête de page dans la contribution de J. Meyers renvoie à la suivante de B. Bortolussi (p. 281sq); la référence dans le titre (et dans le texte) au conte de Psyché de cette dernière est incompréhensible car erronée (p. 293).

Silvia Mattiacci ouvre le volume par « Le bi(tri)linguisme d'Apulée et ses traces dans les *Métamorphoses* » (p. 13-34) :). Reprenant ses propres travaux sur ce sujet, elle récapitule dans une première partie l'état de la question à partir d'autres œuvres d'Apulée (*Apologie*, *Florides*), avant d'examiner comment Apulée pose, dans le prologue, le problème de son embarras en tant que *rudis locutor* étranger à la langue latine comme au grec, pour souligner la « technique de composition dans laquelle le changement de langue serait la première des métamorphoses dont l'œuvre traite » (p. 25). Une fois analysés les deux autres passages du roman où apparaît posée la question du bilinguisme, elle conclut sur le trilinguisme de l'auteur comme facteur de son identité culturelle, auteur qui affiche, dans ce texte, son bilinguisme gréco-latin comme outil d'intégration à Rome du provincial qu'il est.

« L'univers sonore des *Métamorphoses* d'Apulée. Langage verbal et langage des émotions » est l'approche qu'a choisie Frédérique Biville (p. 35-51) pour explorer le « luxuriant lexique » de l'auteur, qui nous fait entendre dans le roman les bruits de la ville comme ceux de la nature, en particulier « dans son oralité verbale ». Mettre en évidence le transfert opéré par Apulée des sons naturels et des proférations diverses de la parole vers l'art de l'écriture, ne consiste pas tant à relever les jeux de sonorités, répétitions et autres procédés phoniques, que de rendre compte de l'oralité du texte, des situations d'interlocution qui, au lieu de créer une cacophonie, aboutissent à une harmonie attendue dans l'univers merveilleux du conte. Les voix diverses, humaines, animales ou divines, font l'objet de remarques pertinentes, par exemple l'analyse de la « parole » des êtres humains métamorphosés en bêtes (p. 43-46), ainsi que l'effet des émotions (rire, timidité ou autre) sur le langage et donc l'écriture du roman.

La contribution de Frédérique Fleck poursuit l'étude de « la représentation des paroles des personnages » dans une optique plus grammaticale que lexicale : « Le marquage du discours rapporté chez Apulée : du discours direct au discours direct libre » (p. 53-69) limite le corpus aux trois premiers livres du roman. Après le relevé très détaillé des différents moyens de marquage de ces deux formes de discours, l'auteur complète par les diverses manières de repérer l'ouverture du discours direct : les insuffisances de tous ces marquages amènent au passage vers le discours direct libre, objet d'une courte troisième partie. La conclusion est que, si « la signalisation [de ces deux discours] y est presque constamment discrète » (p. 68), pour éviter l'emphase et préserver la fluidité de la lecture, cela ne nuit en rien à l'appréhension par le lecteur des situations d'énonciation.

Joseph Dalbera revient lui aussi dans sa contribution, « Railler la voix de l'autre : polyphonie énonciative et ironie dans les *Métamorphoses* » (p. 71-85), sur les modalités des discours, discours direct, discours indirect et discours rapporté, avec une perspective moins grammaticale. Repérer la voix d'un autre qui perce sous le discours du locuteur, que ce soit un personnage ou le narrateur, qui se moque d'un autre personnage. L'antiphrase est le premier et le plus évident des procédés examinés, puis l'oralité qui envahit la narration par glissements subtils (e. g. l'exemple p. 73-74) ou le « brouillage énonciatif » dans certains discours indirects, dus à l'ambiguïté d'un accusatif, de la concordance des temps ou encore des pronoms, pour moquer voire parodier tel personnage, comme dans la comédie. Autant de cas où Apulée construit « linguistiquement l'une des dimensions ironiques de son roman ».

La dernière contribution à s'intéresser à la polyphonie intertextuelle des *Métamorphoses* est celle de Vincent Martzloff, « *Saeua scaeua uiriosa ebriosa peruicax*

pertinax. Binômes et paronymes asyndétiques dans les *Métamorphoses* d'Apulée et leur histoire littéraire » (p. 87-110). Limitée à un apogée stylistique – défini comme « une micro-séquence textuelle concentrant en son sein une accumulation de procédés d'expression particulièrement remarquables » (p. 87) –, à l'intérieur du portrait de la femme du meunier (9, 14, 4), l'analyse très fine établit des contrastes ou échos avec d'autres passages du roman ; puis reprenant chaque binôme, l'auteur les situe dans le contexte plus large de la littérature latine pour affiner la signification de chaque terme dans ce portrait. La contribution se clôt par un rapprochement inattendu avec les Tables Eugubines et les défixions latines, qui jouent également de la paronomase et qui ont pu servir d'hypotexte à ce passage – rapprochement que la démonstration rigoureuse de l'auteur rend tout à fait convaincant.

Parmi les huit contributions suivantes, celles de Silvia Pieroni et de Marie-Dominique Joffre concernent les formes pronominales. Pour la première, « Incroci enunciativi e inversione di tratti : su un contesto di neutralizzazione dell'opposizione *hic vs iste* » (p. 111-129), la question est de voir comment fonctionne, dans les *Métamorphoses*, l'opposition histoire/discours dans l'emploi par Apulée du démonstratif *iste*. Après avoir rappelé le système de répartition des déictiques en latin, qui marque *iste* comme démonstratif de l'interlocuteur dans un dialogue, Silvia Pieroni s'appuie sur plusieurs exemples pour montrer ce déictique peut activer la fonction émotive même en dehors de contextes dialogiques. L'évolution de ce démonstratif dans les langues romanes le confirme, partout *iste* devient une variante plus expressive de *hic*, tous deux *vs ille* : elle termine en voyant dans les *Métamorphoses* cette évolution à l'œuvre, par l'extension de *iste* adnominal au détriment de *hic*, et la neutralisation de sa valeur dialogique par son emploi dans des contextes narratifs.

Marie-Dominique Joffre analyse « Les structures pronominales dans les *Métamorphoses* d'Apulée » (p. 131-144), dans la fin du livre 6 et dans les livres 7, 8 et 9, étant entendu que le latin ne connaît pas le verbe pronominal si répandu en français. Qu'il s'agisse des emplois à valeur réflexive, proches du passif, et usités pour les verbes de mouvement, soin ou mutation, ou des structures plus complexes, prodromes des pronominaux « autonomes » français, la langue d'Apulée en offre plusieurs exemples qui restent proches de ceux des auteurs classiques. D'autres emplois, regroupés dans la troisième partie, reflètent l'expressivité de l'oral (redondance, trivialité), quand le locuteur veut insister sur l'implication du sujet dans le procès ; et, plus surprenant, certains autres, où le terme *corpus* se substitue au pronom réfléchi, relèvent de la langue épique, en latin mais aussi dans d'autres langues, indo-européennes ou non. On peut y voir une preuve supplémentaire de la subtilité du « contre-emploi et contre-pied » de la langue d'Apulée, qui met des tournures nobles dans la bouche du petit peuple, et inversement.

Les six contributions suivantes abordent, sous des angles variés, la question du lexique. Peggy Lecaude et Aude Morel, à la suite de L. Callebat (1968) et L. Pasetti (2007)⁴, s'attachent aux « diminutifs dans les *Métamorphoses* d'Apulée : étude lexicale et fonctionnement énonciatif » (p. 145-170). Après le classement des diminutifs selon le critère de leur attestation, avant les *Métamorphoses* (par auteur et genre), et attestés (ou créés ?) par Apulée (substantifs, adjectifs, adverbes), les auteures évaluent leurs différentes valeurs dans le

⁴ Lucia Pasetti, *Plauto in Apuleio*, Bologne, Pàtron, 227p.

roman – valeurs au demeurant habituelles ; la troisième partie est moins attendue, qui s’attache à souligner la variété des nuances conférée aux diminutifs par leur contexte énonciatif : érotique, lyrique ou ironique.

Christine Kircher-Durand et Michèle Fruyt étudient deux suffixes, dans la continuité de leurs nombreux travaux antérieurs. La première propose une analyse serrée concernant « Les adjectifs de relation dans les *Métamorphoses* d’Apulée : l’exemple des adjectifs en *-ōsus* et en *-eus* » (p. 171-180) : ce travail a pour but de vérifier si les conclusions qu’elle a tirées sur la dérivation adjectivale en *-ōsus*, à partir du corpus établi par le LASLA en 2001, s’appliquent au roman d’Apulée. Les deux dérivations choisies y sont bien attestées ; les dérivés en *-ōsus*, notent la possession (« qui a beaucoup de »), quand ils s’appliquent à des inanimés, ou des états émotifs intenses (éprouvés ou causés), qualifiant des êtres humains. Quant aux dérivés en *-eus*, dont les bases sont toujours concrètes, ils signifient deux modes d’appropriation, analytique ou synthétique, en rapport avec la perception sensorielle. L’auteure conclut que l’emploi par Apulée des adjectifs de relation examinés ici correspond aux tendances du latin, aussi bien classique que dans son évolution vers une syntaxe analytique.

C’est un autre suffixe qui intéresse Michèle Fruyt « le suffixe *-tus, -tūs* M. » pour illustrer « la créativité lexicale d’Apulée » (p. 181-201). Le choix de ce suffixe se justifie par le fait qu’il est utilisé dans 41 termes attestés uniquement dans les œuvres d’Apulée : après avoir en rappelé les caractéristiques générales, elle souligne que les créations lexicales d’Apulée correspondent à ces traits et sont en conformité avec d’autres tendances syntactico-stylistiques de l’auteur. L’analyse se poursuit de manière très détaillée, en classant les occurrences selon leur cas. La conclusion rejoint, tout en le précisant, le constat déjà fait, y compris dans le même volume, à propos de la langue d’Apulée : celle-ci contient « des faits linguistiques disparates » (p. 200), à savoir la tendance à innover, avec des signes avant-coureurs de l’évolution du latin déjà présents à son époque, à côté des traits archaïsants, le tout reflétant les stylèmes de l’auteur qu’est Apulée, davantage que l’état de la langue des locuteurs du 2^e siècle.

Les trois communications suivantes poursuivent l’exploration lexicale, d’abord le vocabulaire philosophique du *De Platone*, puis, de manière plus ciblée, le lexique du retour, et celui de la statuaire dans le roman.

La contribution « Il lessico di Apuleio filosofo : osservazioni a partire dal *De Platone et eius dogmate* » d’Elisa Dal Chiele (p. 203-220) ne porte pas sur les *Métamorphoses*, mais le détour par l’ouvrage philosophique d’Apulée permet de préciser quelques-uns de ses usages : archaïsmes et tours poétiques, puis divers procédés du lexique philosophique propres comme la *variatio*, les néologismes ou certaines resémantisations et emplois spécifiques, en particulier pour rendre compte de termes grecs, les figures (comparaisons ou métaphores). L’ensemble est la marque d’« une pensée caractérisée par le syncrétisme qui se reflète clairement dans le langage » (p. 217).

Lucia Pasetti explore elle aussi la dimension philosophique du lexique dans « Tema et lessico del ritorno nelle *Metamorfosi* » (p. 221-236). Ce travail fait suite à sa précédente enquête sur le lexique de la métamorphose dans le corpus apuléen⁵, au cours de laquelle la

⁵ Voir note précédente.

réurrence du préverbe *re-* l'a conduit à émettre une hypothèse sur la fonction de la notion de retour dans le roman et son dénouement. La rétro-métamorphose du sujet, annoncée dès le prologue, distingue radicalement ce roman des métamorphoses ovidiennes : le lexique de cette notion s'intensifie jusqu'au dénouement, parallèlement au retour de l'âme qui s'inscrit dans la tradition tant philosophique que poétique mais avec des innovations lexicales. La conclusion avance une hypothèse : le dénouement des *Métamorphoses* mettrait en jeu trois retours pour Lucius, le retour à la forme humaine et celui de son âme, avec la conversion isiaque, mais également le retour à sa terre natale ; dès lors le parallèle avec le modèle odysseéen peut être interprété comme un tournant dans l'existence du personnage, et non la fin de ses aventures.

Nous restons dans le cadre philosophico-religieux avec « Le lexique relatif à la statuaire dans les *Métamorphoses* d'Apulée », analyse proposée par Pedro Duarte (p. 237-260). Celle-ci se concentre sur les termes relatifs aux statues de divinités féminines, dans des contextes de communication avec le divin. Après la présentation des déesses Diane, Epone, et la *dea Syria*, l'auteur examine de manière très approfondie et nuancée, avec toutefois des extraits parfois un peu longs, les spécificités des emplois autour d'Isis, pour en faire ressortir « la sophistication linguistique ». L'ensemble contribue au « jeu déceptif sur les attentes [qui] est une caractéristique de l'écriture d'Apulée, y compris dans la narration de faits religieux » (p. 255) : la complexité du lexique de la statuaire reflète l'exigence d'Apulée vis-à-vis de son lecteur et signale une intelligence supérieure du divin dont la statue permet la rencontre.

La dernière partie du volume n'est pas la moins aride, étant donné le sujet plus technique des trois contributions qui recourent aux outils informatiques. Les arbres, tableaux et relevés statistiques ne sont pas toujours de lecture aisée, la présentation étant parfois à la limite de la lisibilité à cause de la petitesse des polices de caractères. Mais les analyses tirées compensent cet inconvénient. Joseph Dalbera et Dominique Longrée, dans « La langue des *Métamorphoses* à l'aune de la statistique : le projet conjoint LISA-LASLA » (p. 261-278), rendent compte de leur travail avec toute la rigueur requise. Après avoir donné les informations nécessaires sur la méthode, les corpus utilisés, la base de données créée pour cette étude particulière, ils présentent leurs résultats, avec plusieurs arbres, et en tirent les conclusions suivantes : selon le critère choisi, le lexique d'Apulée est proche tantôt plutôt des poètes (Horace, Juvénal), tantôt plutôt des historiens (César, Nepos, Salluste), tantôt plutôt isolé, entre les groupes de poètes et de prosateurs – ce qui prouverait l'originalité d'Apulée dans son utilisation du lexique. Concernant la distribution des 21 catégories grammaticales retenues par le LASLA, des écarts apparaissent chez Apulée, déficits ou excédents, mais aucune spécificité ne se dégage sur ce plan. L'analyse de la distribution des 30 lemmes les plus spécifiques des *Métamorphoses*, qui le rapproche « étonnamment » de Cicéron et de Sénèque, est complétée par un exemple d'analyse multidimensionnelle des textes qui s'appuie sur le « motif textuel » (p. 275) : ce champ d'investigation semble le plus prometteur pour sortir des limites des méthodes textométriques traditionnelles, insuffisantes comme le reconnaissent les auteurs pour cerner la complexité du lexique d'Apulée.

Les deux contributions suivantes reviennent à des analyses partielles des *Métamorphoses*, toutes deux à propos du conte de Psyché. Dans « La proposition relative dans le livre 5 des *Métamorphoses* d'Apulée » (p. 279-292), Jean Meyers examine les 67 relatives de ce livre : après deux tableaux comparatifs qui ne révèlent rien de particulier, il

classe les emplois pour s'intéresser à l'opposition modale, peu pertinente étant donné le faible nombre des subjonctifs attestés. Ces quelques emplois ne vérifiant pas les remarques de Louis Callebat sur l'emploi modal dans la relative, il conclut à partir de son « inventaire raisonné » sur la fragilité des « théories grammaticales » face aux textes.

Bernard Bortolussi s'intéresse à « La place du verbe dans le conte de Psyché (*M.* 4,28-4,24⁶) » (p. 293-310), étude quantitative et qualitative. Par des tableaux comparatifs également, il situe les choix d'Apulée concernant les trois places du verbe possibles, par rapport à ceux d'Ovide et de Tite-Live, pour constater que, selon la place du verbe, le romancier se rapproche soit du poète soit du prosateur. Mais en passant en revue tous les cas de figures et s'attachant particulièrement aux hyperbates en fin de phrase, il conclut que le placement inhabituel (interne ou pré-final) du verbe dépend du rythme de la narration et que l'usage des hyperbates est « un exemple du baroque ou du maniérisme généralement imputé » (p. 308) à Apulée.

La contribution de Laura Nicolini « Idiosincrasie di uno scrittore. L'idioletto apuleiano per una nuova edizione » (p. 311-325), est une forme de conclusion, qui annonce une nouvelle édition commentée des *Métamorphoses*, dont le premier volume était prévu au moment du colloque en mars 2019⁷ (Fondazione Lorenzo Valla, Mondadori). Grâce aux apports des études statistiques, de la lemmatisation des textes dont l'auteur donne plusieurs exemples, et qui mettent en évidence certains « tics » linguistiques d'Apulée, bien des passages problématiques dans le manuscrit principal de ce texte semblent pouvoir être résolus, ou du moins les corrections revisitées.

L'ensemble de ce volume, par la variété des contributions et leur complémentarité, est un apport indéniable à la réflexion sur la langue d'Apulée, dans les *Métamorphoses* mais aussi de manière plus générale, les auteurs prenant soin de contextualiser leurs études et de les situer dans l'évolution générale du latin. L'impression qui se dégage à la lecture d'assister à la progression des travaux sur cette question (*work in progress*), découle du dynamisme des chercheurs ici présents, avec la continuité entre les générations qui permet d'envisager l'avenir de ces études, dans leur exploration pointue des langues anciennes, avec confiance.

Emilia Ndiaye
 Novembre 2020
 ©Antiquité-Avenir

⁶ *Sic*, voir *supra* n. 3.

⁷ Il apparaît dans le catalogue de Mondadori, Apuleio, *Metamorfosi*, vol. I (libri I-III), A cura di Luca Graverini e Lara Nicolini, 520 p., publié en août 2019.